

Sauf le bruit des *annonces* des joueurs, le silence était compact. Parfois, l'un des joueurs criait : « Oh Marcelle, remets-moi ça ! »

La gare comportait un étage, où logeaient le chef de gare et sa famille. Les fenêtres s'embellissaient de géraniums, et au bout du quai il y avait un petit potager où poussaient de belles tomates de Marmande, des haricots verts et des fleurs. Quelques fils de fer tendus entre les rangées de légumes supportaient la lessive de la famille, exposée impudiquement aux yeux de tous.

Je m'efforçais de ne pas trop boire, pour ne pas courir le risque de demander la clé des « vécés », qui trop souvent m'avaient réservé des surprises assez désagréables ; j'attendais d'être dans le train.

Le voilà justement, le chef de gare me hèle : « Allez, ma belle, il est là votre train ! » et souvent je suis la seule passagère à monter. On dirait presque qu'il m'en est reconnaissant... et je le vois me saluer de la main.

## LA FIÈVRE DE L'OR

*Court souvenir  
d'un temps où je fus riche...*

C'était... il y a un moment déjà. J'étais dans ma cinquantaine. Il me semble vous avoir déjà présenté un certain monsieur italien, très ami de l'une de mes sœurs (qui m'avait offert un séjour à Bayreuth pour Wagner...)

Bref, ce monsieur devait tenir une conférence à Bruxelles, devant la Communauté européenne. En français. Et s'il le maniait pas mal du tout, il a cependant demandé à ma sœur, qui lui vantait mes mérites, si j'acceptais de peaufiner son discours.

J'étais partante, bien entendu. Et je l'ai remanié, oh oui.

Là où il s'envolait dans des digressions poétiques en citant Pascoli ou Carducci, je les ai remplacées par des morceaux choisis de Joachim du Bellay ou même de Brassens : oui, *Gare au Gorille*, par exemple. Sans compter un dégraissage féroce dans les parties où j'imaginai l'auditoire en train de s'endormir.

Bref, j'ai fait du Marietta, et vous me connaissez assez pour vous faire une idée. Dès son retour de Bruxelles, il m'a appelée personnellement pour me raconter.

« Je n'ai pas bien compris ce qui se passait, car mes auditeurs étaient enchantés, ils riaient de bon cœur, et à la fin de mon inter-

vention j'ai été très applaudi. Ensuite, plusieurs personnes que je connaissais peu sont venues me féliciter à grand renfort de tapes dans le dos. Il faut que je vous récompense, dites-moi ce que vous voulez et vous l'aurez ! »

J'ai refusé, drapée dans ma probité. Il insistait, me parlait de vins somptueux de sa cave, d'éditions originales de livres. Je suis arrivée à lui faire comprendre que son succès me ravissait et que c'était ma récompense.

Une semaine plus tard, par courrier *FedEx* recommandé, j'ai reçu un petit colis, et à l'intérieur, dans une boîte du style de celles de *Cartier*, rouge et or, reposant sur un moelleux strate de velours, s'alanguissait... un lingot d'or de 500 grammes, qu'on appelle « lingotin »...

Si vous avez eu l'occasion d'en toucher, vous saurez que la première impression, c'est « Dieu que c'est lourd ce petit truc », la deuxième, c'est votre vue qui vous informe « c'est donc ça la couleur de l'or », je vous épargne les dents qui croquent dedans et le nez qui veut sentir... j'avais des frissons partout !

Et tout de suite après, vous sursautez : « Où je vais bien pouvoir le cacher ???!!! »

Vous vous rappelez *La Lettre* de Poe, et vous imaginez de vous en servir négligemment comme d'un presse-papiers, en *bella-vista* : mais si jamais le futur voleur avait lu Edgar Allan, lui aussi ? Où vais-je donc le planquer ? Je l'enveloppe dans une petite serviette, me munis de marteau et de clous, et avisant la porte en accordéon de l'armoire à mur, je le cloue à l'intérieur de l'accordéon, invisible donc.

Il y restera deux ou trois ans. Puis, un mois de décembre, ma comptable m'apprend qu'avant la fin du mois je devrai payer l'*URSSAF*, le registre des indépendants, la taxe professionnelle et

je ne sais plus quoi, pour un montant de 67 000 francs. Qu'il fallait trouver, car l'année de ventes avait été maigre...

Je suis allée en ville chez un changeur avec mon lingot. Il le pesa, en gratta une paillette qu'il soumit à diverses épreuves, et m'en donna 45 000 francs... soit le cours de l'or à ce moment-là.

## BORSALINO

Pour assister à la *messa cantata* du dimanche à dix heures, papa se mettait beau.

Costume trois-pièces confectionné par le zio Quinto, notre oncle tailleur, en pure laine, bleu en hiver ou beige en *fresco di lana*, plus léger, en été.

Pantalon à revers qui tombait impeccable sur des Richelieu, veston trois boutons et en dessous un somptueux gilet au dos en soie damassée, une jolie cravate à dessins discrets.

Et pour parfaire le tout, son feutre : gris tirant sur le bleu en hiver, et en paille dorée en été, garnis d'un gros-grain légèrement plus foncé.

Souvent, je l'accompagnais, sans rivaliser avec autant de splendeur. Les coups d'œil de ces dames étaient tous pour lui, qui ne s'en apercevait même pas.

J'ai souvent rêvé de lui offrir le mythique *Borsalino*, je sais qu'il connaissait ; ses chapeaux venaient d'un chapelier qui avait pignon sur rue dans un gros bourg près du nôtre, à Giussano. Une fois, j'étais entrée et j'avais été éblouie devant l'abondance du choix. J'étais très jeune, pourtant je me suis juré qu'un jour je lui offrirais un *Borsalino*...

Quand je travaillais en ville, à Milan, il m'arrivait d'aller contempler la vitrine de *Borsalino* : elle était située tout au bout de